

La patience de la différence africaine

Entretien avec V.Y. Mudimbe à la fin d'une carrière

N.d.I.Réd. –

L'interview a été accordée par **V.Y. Mudimbe** (alors professeur à Duke University aux USA) à Chicago, en Septembre 2013, en prolongement d'une série de conférences et célébrations culturelles organisées par *Congonova* et l'Université d'Illinois à Chicago (IUC) une année plus tôt, sur le thème : « The Congo : Reclaiming Its Destiny ». L'intervieweur, **Emmanuel BWEYA**, aujourd'hui docteur en philosophie et chercheur indépendant, était à l'époque doctorant à Boston College et Rédacteur en Chef de *Congonova* (online review). L'interview porte sur l'itinéraire académique et thématique de l'auteur d'*Entre les eaux*.

La vocation d'enseignant

Emmanuel Bueya : *De prime abord, je vous remercie d'avoir accepté cet entretien. L'objectif est simplement d'écouter la parole d'un Aîné adressée à la jeunesse. De fait, bon nombre de jeunes Africains sont en quête d'une parole de sagesse ; ils cherchent une source où s'abreuver. Mais avant tout, ils demandent : qui est le professeur Vumbi Yoka Mudimbe ?*

Valentin Yves Mudimbe : C'est une question très simple : Mudimbe est un enseignant, avec une longue carrière en Afrique, et depuis une trentaine d'années, aux Etats-Unis et en Europe. Etre enseignant est une tâche qui est relativement simple et qu'il nous faut accepter dans l'expérience africaine. Malheureusement les indépendances ont conduit à une attitude différente : la fonction qui paraît être la plus respectée est celle de l'homme politique. De fait, depuis quelques années, il devient de plus en plus clair que la voie que beaucoup pensent être la meilleure est celle de la politique. Ils oublient que pour n'importe quel métier, y compris la fonction publique, il faut se sentir une vocation et donner le mieux que l'on peut. Pour toute société, il faut compter sur des spécialisations. On choisit un métier, on s'y inscrit et puis, avec une attente qui va de pair avec ce choix, on essaie d'y exceller et de s'en tenir à ce métier. L'enseignement en Afrique n'a pas toujours été ce qu'il devrait être. Nous avons des enseignants qui entrent dans le système éducatif avec l'espoir d'en sortir le plus tôt possible pour une carrière différente. Il faudra donc admettre ce principe élémentaire appartenant à une génération formée dans les années soixante : l'objectif qui avait été celui de ma génération était de contribuer d'une certaine manière à la politique du pays mais aussi de rester fidèle à une vocation fondamentale qui est d'être enseignant, c'est-à-dire de passer ce qu'on a appris à la génération suivante. Nous avons besoin d'éducateurs. C'est une vocation, et une profession respectable.

Les trois espaces de la réalité

EB : *En d'autres termes, Professeur Mudimbe, vous êtes éducateur et actuellement enseignant en Amérique du Nord. Dans l'un de vos ouvrages, Les mots glorieux des êtres et des choses, vous écrivez à propos de cette expérience académique américaine : "toutes ces publications américaines n'ont été fondamentalement qu'un seul texte amplifié, repris indéfiniment, et actuellement réfléchi en des milliers de pages." Quel est ce texte fondamental repris en plusieurs publications ?*

YM : Enseignant des choses qui sont relativement obscures comme la philologie ou la philosophie, on cherche à transmettre autrement ce qui est fondamental. On peut le faire notamment par le roman et par des courts récits qui sont des oeuvres de l'imagination. Et lorsqu'on choisit pareille technique, il y a quand même des références fondamentales qui sont très simples, telles que : il doit y avoir quelque chose comme une vérité et celle-ci s'oppose à quelque chose d'autre : ce qui ne l'est pas. Ce qui donne lieu à une épistémologie c'est-à-dire une théorie de la connaissance, concernant la vérité. Il y a donc évidemment une vérité des sens. On ne peut pas le nier. Utilisez les mains contre une table et vous sentirez la résistance du bois... Bien entendu, c'est clair et vrai. C'est une vérité empirique. Et cette vérité s'oppose à ce qui ne l'est pas. Mais il y a d'autres vérités qui sont plus compliquées et plus difficiles à cerner. Dans notre langage, nous pourrions dire que ce sont des vérités qui ont l'air d'être une illusion. Il y a beaucoup de personnes qui parlent et écrivent des livres au sujet des anges. Mais vous n'évoquerez pas ces êtres dans une étude dite scientifique. On peut faire un travail scientifique sur l'histoire de ces créatures ou de ces personnages. Mais cette réalité se présente comme étant de l'ordre de l'illusion. Ce qui ne signifie pas qu'elle soit fausse. Enfin, il y a une vérité que nous apprenons en classe et que nous transmettons dans nos enseignements notamment de philosophie, et c'est la vérité des propositions. Et là, nous devons admettre qu'une réflexion claire, nette et solide obéit à des lois nous permettant d'appréhender ce que cette proposition affirme comme étant vrai ou comme étant faux. Ainsi donc, une première dimension qui paraît élémentaire mais qui relève de cette chose fondamentale, c'est qu'il y a une vérité et elle ne doit pas se négocier. Elle doit pouvoir être discutée et transmise.

Par ailleurs, dans tout comportement, dans toute parole et dans tout débat, et en raison des critères qui sont externes à ce qui se passe, nous portons des jugements. Nous disons que cet acte est bon ou mauvais. Il y a une dimension éthique. Et là aussi nous avons des normes, des règles qui nous permettent d'évaluer ce qui est bien et ce qui ne l'est pas. En fait, on peut dire qu'il y a un critère absolu et non négociable : c'est la dignité humaine. On agit en fonction de l'inaliénabilité de la dignité humaine, et en fonction du don de

la vie. C'est à partir de cette référence absolue, universelle que se construit et peut se construire, ou peut se transmettre des notions de ce qui est bon, de ce qui l'est moins, de ce qui est juste et de ce qui ne l'est pas.

Et enfin, il y a une troisième ligne : l'esthétique. Nous disons souvent que ceci est beau ou que ceci ne l'est pas.

Nous tentons ainsi de dissocier trois espaces : celui de l'épistémologie, celui de l'éthique et celui de l'esthétique. Dans les classes de première année à l'université et dans les classes terminales de l'enseignement secondaire déjà, nous introduisons les étudiants à ces distinctions. On peut aussi le faire en utilisant des romans, des écrits qui sont abordables par n'importe quel lecteur. Ainsi donc, il y a comme une répétition, une reformulation, une mise en scène. On fait passer les mêmes choses différemment, par le roman ou bien par l'essai ou par des enseignements universitaires.

Les départs de l'Afrique...

EB : *Autrement dit, votre recherche est une quête du vrai, du bien, du beau. Mais dans cette quête, il y a aussi un enchevêtrement entre la profession et la vie personnelle. Dans le livre que je citais plus tôt, vous écriviez à la page 164 : “J’ai décidé de quitter le vingtième siècle. Je change de langue et d’habit aussi.” Et plus loin : “Je ne suis de nulle part. Je me sens de partout. Je suis Américain sans l’être. Et je ne suis plus de mon pays d’origine, tout en le demeurant profondément.” Au regard de ces ruptures et de ces départs, quel lien vous rattache encore à l’Afrique?*

YVM : Ce sont des ruptures qui sont relatives, parce qu'elles relèvent d'une vie. Et la mienne n'est pas particulièrement intéressante. Vous avez pris des cas extrêmes : l'Afrique et les Etats-Unis, l'Afrique et l'Europe. Mais il y a aussi des cas ordinaires que tous nous avons vécus. J'ai commencé ma carrière, non pas comme universitaire mais comme enseignant dans une école secondaire à Kalonda, durant les rébellions du Kwilu. Pendant une année, j'ai enseigné dans une école des jeunes filles, le Lycée du Sacré-Coeur qui se trouve à côté du Scolasticat des Pères Jésuites à Kimnwenza. C'est de là que je suis parti à Louvain pour mes études doctorales et à l'Université de Paris. Ensuite, je suis rentré au Congo où j'ai enseigné pendant une dizaine d'années. Et puis alors vint l'expérience américaine justement pour pouvoir continuer mon travail d'enseignant.

A Lubumbashi, nous avons lancé, dans les années 70, un programme d'études latines, à côté de la philologie romane et de la philologie africaine. Bien entendu, il y avait aussi un département d'Histoire et un département de Philosophie. Un travail était en train de se faire. Il y avait aussi l'engagement d'un certain nombre de personnes notamment des Jésuites, pratiquement un

dans chaque département : le Père Dalman en philologie africaine, le Père Léon de Saint Moulin en Histoire, le Père Jean-Marie Van Parys au Département de Philosophie, le Père Leroy et le Père De Mester de Ravainson au département d'études latines. Il y a eu aussi des coopérants belges qui ont travaillé jusque dans les années 80. A côté du travail d'enseignement, un autre travail de succession se poursuivait. Nous étions en train de former une nouvelle génération d'enseignants congolais qui étaient alors des assistants. Bon nombre d'entr'eux sont aujourd'hui nos collègues. Malheureusement, en ce moment-là, le pouvoir politique s'était littéralement mis à vider l'université, en transportant les enseignants dans les structures du régime politique. Ça peut se discuter. Certains d'entre nous ont cette vocation-là. Mais passer de l'enseignement à la politique ne doit pas être la voie pour tout le monde. Il faut qu'il y ait pour chacun la liberté de choisir une vocation.

Donc, tout ceci pour dire qu'un parcours personnel n'est pas nécessairement exemplaire. Le mien est tout à fait accidentel. Et puis c'était pensable d'imaginer que cette carrière aurait pu se passer complètement en Afrique. Mais seulement les hasards politiques ont fait qu'elle se termine aux Etats-Unis. Mais pas uniquement aux Etats-Unis. Depuis une vingtaine d'années, très régulièrement, j'ai des responsabilités d'enseignement en Amérique Latine, notamment au Mexique et en Colombie.

La question raciale

EB : *Vous terminez ainsi votre carrière aux Etats-Unis où la question de la race est encore très épineuse. Dans le même livre évoqué plus haut, vous écriviez : “J’ai cessé de sourire le jour où j’ai eu en main la table de classification des races utilisée par les services de l’immigration américaine.” La race et le racisme sont-ils un vrai problème ?*

VYM : La question de la race est à la fois très simple et très compliquée. Compliquée dans la mesure où il faut la penser en raison des cultures et puis en raison de classification des groupes humains. Le système américain n'est pas unique. Le système latino-américain est beaucoup plus complexe. Dans les classifications raciales, notamment au Brésil par exemple, vous avez des Noirs qui dans leur passeport sont définis comme des Blancs. Donc, la race est parfois liée à des fonctions sociales. La classification américaine est très nette et claire : c'est la grande division entre Noirs et non-Noirs. Mais il y a également, aux Etats-Unis, une population relativement importante d'Asiatiques. Donc, ce pays est une société multiraciale. Cela signifie qu'il faut tenir compte des tensions que cette multiracialité implique de par son histoire particulière. Cette question peut être abordée à partir de la culture elle-même. C'est ainsi que les

Africains en provenance d'Afrique doivent, pour pouvoir s'intégrer, se mettre à l'écoute de l'expérience des Africains-Américains qui, eux, appartiennent à une histoire à la fois extrêmement difficile, complexe et très aliénante. Il y a donc un problème d'attention, un problème d'écoute et en même temps une question de patience dans le dialogue.

L'inculturation du Christianisme en Afrique

EB : *La question de la race est donc aussi une question de culture. En Afrique noire, le colon était essentiellement de race blanche et de culture européenne. Il est venu avec une religion de conquête. A ce propos, vous aviez écrit : "Nous étions humiliés. Nous nous sommes mis à genoux. Humiliation extrême." Pour sortir de cette humiliation, les Africains ont entrepris un travail d'inculturation dont vous n'êtes pas très convaincu : "Quelle audace ! Le rêve d'intégrer cette passion juive à l'histoire africaine s'ancre aussi dans notre présent. Aujourd'hui, notre modernité n'attendra rien de plus". L'inculturation en Afrique : juste un rêve d'intégration ?*

YVM : Il nous faut reprendre cette question de manière un peu plus simple. C'est une question d'identité. A un moment donné, tous nous nous situons par rapport à une histoire et par rapport à la question de savoir 'qui suis-je ?'. Cette question élémentaire se pose à toute conscience individuelle. C'est d'abord un procès de temporalisation. On se situe dans le temps et dans l'espace : 'je viens de', 'ceci est mon histoire, celle de mes parents, celle de mon peuple'. Mais dans cette réflexion sur sa propre identité, au moment où on est en train de se temporaliser, on s'invente littéralement. On s'inscrit dans le récit d'autrui qu'on a accueilli et qu'on a intégré. Dans cette expérience de s'inventer, on se distancie de ce qu'on est, on s'appréhende comme fondamentalement divisé. Le maintenant qui réfléchit sur une histoire est un maintenant qui s'accroche à des projections et, dans cette expérience, s'avoue finalement être une multiplicité d'expériences. Et en ce moment-là d'ailleurs, on s'arrête et on se met à réfléchir en se disant : 'Eh bien, je ne m'appréhende pas comme totalité ; je suis en train de me créer littéralement.' Surgit notamment l'expérience religieuse. On peut y réfléchir en se posant la question : "qu'est-ce qui m'arrive ?" Et en ce moment-là, lorsque l'on est rigoureux, on en arrive à comprendre que le soi réfléchissant n'est pas le soi réfléchi. Il y a une dissociation entre le moi qui pense et le moi qui est ainsi pensé. Il y a donc là une division qui est très nette et très claire dans cette expérience d'appréhension de soi comme étant fondamentalement divisé.

Et, bien entendu, lorsqu'on y emmène le christianisme ou qu'on réfléchit à la tradition religieuse africaine, on s'appréhende aussi dans une troisième phase. Au fait, c'est une extase : on s'appréhende comme un être pour autrui.

L'être pour autrui qui a été converti. Mais aussi l'être pour autrui qui s'inscrit dans une tradition religieuse qui n'est pas son présent, qui est celle du présent de mes parents, le présent de mes ancêtres. Et donc, le soi qui s'appréhende comme le soi réfléchissant sur le fait qu'il est en train de s'inventer est fondamentalement un être pour autrui. De manière très brève, je viens de suggérer là ce que nous appelons en termes techniques trois extases : une distanciation vis-à-vis de soi-même en se temporalisant, en réfléchissant sur ce qu'on est et en s'appréhendant comme un être pour autrui. Et donc le christianisme, comme expérience religieuse, est une expérience de conversion dans ces trois extases. On ne peut pas la penser autrement. Il faut bien qu'on l'assume d'une manière ou d'une autre.

Pour revenir au christianisme justement, le problème d'inculturation que vous posez est très complexe pour ceux qui sont chrétiens dès la naissance. Ils ne le choisissent pas. On réfléchit là-dessus et on se dit : "Cette religion est venue d'ailleurs, et quelle est sa véracité?" On doit se situer par rapport à cette relation et l'assumer. Fabien Eboussi par exemple dit : "Je suis né dans le christianisme." Il s'appréhende comme appartenant à cette demeure et, donc, comme pouvant l'interroger. Ailleurs, de manière peut-être extrême, j'ai posé le problème différemment en disant : "Bon, on nous a accueillis dans cette maison. Et on nous a dit : 'faites comme si vous étiez chez vous'. En effet, vous êtes chez vous.' Et nous voilà en train de renverser l'ordre des meubles et des choses." Mais la réponse de Fabien Eboussi donne à penser. Il dit : "Mais moi je suis né dans cette maison. C'est mon espace. Je n'en ai point d'autre." En conclusion, il faut s'assumer dans cette difficulté. C'est un problème de foi, une question personnelle.

L'intellectuel africain et les épistémologies du Sud

EB : *Et donc, le christianisme pose cette question délicate d'identité. Celle-ci semble être encore plus crucifiante pour l'intellectuel africain partagé entre deux cultures et habituellement appelé à éclairer son peuple. Dans un de vos livres, vous évoquez une rencontre avec l'un de vos professeurs qui vous a dit : "Ne pensez pas que c'est vous qui allez sauver le Congo". Est-ce le syndrome du messianisme chez l'intellectuel ? Quel peut être son rôle dans la société congolaise actuelle ?*

VYM : Mais pourquoi dans la société congolaise uniquement ? La question se pose dans n'importe quelle société. Tout à l'heure, avec le Père Toussaint, nous parlions de l'ouvrage du Professeur Bonaventura de Souza Santos sur les épistémologies du Sud. Voilà un intellectuel portugais qui pose finalement la question de savoir si nous pouvons faire attention à ce qui se passe ailleurs, essayer de comprendre cette différence culturelle et trouver les moyens de

l'exprimer. En essayant de résumer ce projet de Bonaventura, il y a moyen de répondre à votre question de la manière suivante : nous accédons en principe à la connaissance en faisant les distinctions de base suggérées : l'épistémologie, l'éthique et l'esthétique. Mais, vivant dans un monde multiculturel, nous nous rendons compte que les expériences varient et nous pouvons les saisir d'abord en tirant des leçons d'un ouvrage classique mais peu connu. C'est la thèse de doctorat en médecine de Georges Canguilhem, philosophe et contemporain de Jean Paul Sartre. Ils étaient à l'Ecole Normale à la même période. Après ses études de philosophie, Georges Canguilhem est allé étudier la médecine jusqu'à la production d'une dissertation doctorale portant sur le normal et le pathologique. C'est par rapport à ce travail que l'on peut comprendre l'entreprise de Michel Foucault pour une archéologie des savoirs. S'il nous faut résumer ce projet qui me conduit directement à votre question, nous dirons très prudemment : "Ecoutez, nous pouvons admettre trois transcendants. Le premier des transcendants, c'est la vie. Nous vivons, nous existons. Le deuxième des transcendants, ce serait le travail. Nous devons travailler pour pouvoir vivre, pour pouvoir subvenir aux besoins des nôtres. Le troisième des transcendants, ce serait le langage que nous utilisons pour communiquer. En prenant ces trois transcendants, nous constituons automatiquement et situons trois disciplines : la biologie sur la vie, la science économique sur le travail, et la linguistique concernant le langage. Il faut admettre que, dans n'importe quelle culture, il y a un discours sur la vie, un discours sur le travail et un discours sur le langage. Il est possible d'aborder ces discours à partir des trois entrées. En simplifiant cela, nous dirons qu'il y a d'abord des fonctions et des normes...

EB : *En biologie ?*

VYM : Dans n'importe quel discours sur la vie, sur le travail et sur le langage. Donc, il y a les fonctions et les normes. Et ensuite, il y a des conflits. Que ce soit pour exister, que ce soit dans le travail ou dans le langage, nous faisons toujours face à des conflits et nous parvenons à les résoudre grâce à des règles communément admises. Dans la vie, nous devons respecter quelques règles de base pour ne pas nous entretuer par exemple. Au travail, il faut des règles pour harmoniser l'activité collective parce qu'autrement il y a des conflits. Sur le plan du langage, nous suivons des règles grammaticales de manière à nous exprimer au mieux et à faire passer un message. Et c'est ici qu'intervient une différence très importante : si nous acceptons l'hypothèse de Georges Canguilhem (parce que le pathologique est désigné de cette manière-là), si nous accordons la priorité à la fonction sur les normes, aux conflits sur les règles et à la signification qui transcenderait le système, automatiquement nous

créons deux types de savoir : un savoir normatif, un savoir dit normal, un savoir dit orthodoxe et nous excluons tous les autres types de savoir. Pourtant si, comme nous l'avons appris de Georges Canguilhem, nous admettons l'hypothèse de base de Michel Foucault et si nous faisons attention à ce que Bonaventura de Souza est en train de suggérer, il est possible de considérer n'importe quelle expérience concrète, n'importe quelle vie, n'importe quel travail, n'importe quel langage comme constituant un système de plein droit qui aurait ses propres règles et ses propres normes. Et finalement c'est cela notre défi maintenant, comme personnes originaires des cultures non-occidentales, de pouvoir en rigueur et en patience essayer de penser cette différence qui est un système de plein droit dans sa propre différence et de parvenir de manière rigoureuse à mettre au clair ses propres règles et ses propres normes. Non pas en confrontation avec n'importe quel autre système mais dans le respect de cette différence culturelle qui nous est ainsi donnée. C'est peut-être cela notre avenir : dans la patience, essayer de faire face à cette exigence qui n'est pas un relativisme net. Contrairement au relativisme, ce qui est en train de s'avancer là exige une prudence extrême parce que des concepts nouveaux naissent mais la méthode qui est suggérée, cette méthode est grecque. Et pourtant l'objet de cette réflexion est cette différence que nous appelons la différence africaine, la différence indienne en Colombie, la différence indienne aux Indes. Et c'est notre travail pour le siècle à venir. Absolument.

Le vitalisme africain et la culture de la mort

EB : *Pour le siècle à venir ce sera notre travail. Au siècle passé, l'Afrique était le continent de la vie. Aujourd'hui, elle est une terre de désolation. Achille Mbembe parle de necropolitics. La culture africaine deviendrait-elle celle de la mort omniprésente ?*

YVM : La mort est quelque chose de tout à fait très ordinaire. La condition humaine est une condition qui fait de nous des êtres finalement de la mort. Celle-ci est un moment qui fait partie de notre vie. Elle n'est pas une fin ; c'est une rupture dans l'existence qui est la nôtre. Dire des cultures africaines qu'elles sont des cultures de la mort, c'est peut-être une lecture purement politique. On a dit autrefois, et beaucoup de penseurs l'ont affirmé, que ce qui est essentiel dans la plupart des cultures c'est l'affirmation de la vie et d'une vie pleine. C'est dans ce sens d'ailleurs qu'on a même dit – et Tempels était l'un des premiers à le dire et de manière peut-être excessive – que les cultures africaines, les cultures bantous en tous cas, étaient des cultures essentiellement dominées par l'idée de la force vitale. Celle-ci renvoie à une fonction, au travail de la vie et le langage de la vie y est affirmée. Pour des raisons politiques pour

l'instant, nous sommes en train de vivre une crise. Il ne faut pas le nier. Mais on ne peut pas nier non plus que les cultures africaines sont essentiellement des cultures où la vie, la continuation de la vie, est quelque chose d'essentiel. Et là, nous retrouvons un thème que nous avons déjà traité ailleurs. D'un point de vue éthique, il y a quelque chose d'absolument fondamental et qui est très africain d'ailleurs. En tous cas, dans les cultures de la cuvette congolaise, c'est quasi universel : c'est le don de la vie qui est un sacrement en lui-même et qui est le point de référence absolument non-négociable. Il nous faut continuer dans cette tradition.

Le conseil de Descartes au chercheur

EB : *Professeur, après un parcours aussi riche et varié, y-a-t-il quelque chose que vous regrettez ?*

VYM : Ecoutez, chaque choix qu'on fait élimine d'autres possibilités. Un engagement qu'on prend en élimine d'autres. Se retrouver ici, maintenant, et avec vous fait qu'on n'est pas dans le bar du coin ou quelque part à Kinshasa. Donc, il y a toujours cette limitation qui est toujours circonstancielle. Mais cela dit, en fait, on peut aussi... Vous savez, il y a une très belle allégorie de Descartes concernant la personne qui est perdue dans une forêt. En fait, n'importe quelle existence est comme une forêt où l'on se perd. Lorsqu'on est perdu dans une forêt, il y a au moins deux moyens de s'en sortir : un moyen qui est relativement dangereux, c'est d'essayer une voie à gauche, puis à droite, puis revenir. On finit par tourner en rond. On se perd dans des tentatives multiples qui se contredisent. Et on peut finir par perdre la vie elle-même. Il y a un autre moyen que suggère la métaphore de Descartes pour la personne perdue dans la forêt : c'est d'aller tout droit *recto tramite*. Si vous allez tout droit, vous finirez bien quelque part. Donc sans regret.

EB : *Beaucoup de pays africains ont marché tout droit immédiatement après les indépendances. Tout droit vers le gouffre. Vous exprimez quelque part un regret à ce sujet : "Faut-il le regretter (les échecs de nos leaders) ? Je le pense. Et je mourrai regrettant cet échec des miens." Quel message pouvez-vous adresser à la jeunesse africaine pour que renaisse l'espoir ?*

VYM : On peut recommencer. Il faut, justement, savoir marcher tout droit. Parfois, on se foule au pied, parfois on est fatigué. L'essentiel c'est de reprendre et de continuer tout droit.

EB : *Reprendre ?*

VYM : Reprendre.

La métaphore de Toussaint Desanti

EB : *Quel est le mot de la fin ?*

VYM : Le mot de la fin est un texte absolument séduisant que j’aime beaucoup. Il a été publié par Jean Toussaint Dessanti... Dans son livre *Introduction à la phénoménologie*, Toussaint a cette pensée qui est absolument inattendue : il dit de l’étudiant en philosophie, du philosophe quel qu’il soit d’ailleurs, qu’il est le dernier né de sa propre parole, et que le philosophe étant finalement le dernier ne ramène à la vie que ce qui l’a précédé. Et essayer de faire passer cela est très difficile, et les étudiants se demandent : “mais que ce que cela signifie ?” Ça signifie simplement que nous nous inscrivons dans une tradition qui est une manière de poser des questions sur notre existence et sur notre langage. Et en nous y inscrivant, nous l’assumons ; elle est grecque et il n’y a aucune raison de le regretter. Elle est un savoir que nous appréhendons. Et nous l’appréhendons en la faisant nôtre, en recommençant une parole qui nous porte et que nous portons. Récemment, en réfléchissant là-dessus, cela m’a conduit à quelque chose d’assez étonnant : c’est un passage qui se trouve chez Dante. Celui-ci, finalement sans le savoir – est-ce qu’il ne le savait pas ? – dit ceci en parlant de Marie et de Jésus et en se focalisant sur Marie : “Voici cette femme qui est simultanément la mère et la fille de son propre fils.” Pas de dogmatique, pas de théologie mais la parabole. Et très prenante, celle-ci coïncide par hasard avec la belle définition de Jean-Toussaint Desanti : cette femme qui est la mère, au sens objectif, est la fille de son propre fils. C’est la tradition chrétienne. Qu’il soit difficile à admettre ou à comprendre est une autre chose. Mais la métaphore est formidable : elle a fait de vous le père de la génèse et en même temps le fils de votre propre parole philosophique comme projet.

EB : *Merci beaucoup, Professeur Mudimbe.*

VYM : C’est moi qui vous remercie. ■